Journal de Roubaix

Cinquante-huitième année. — N° 1. ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix MERCREDI 1er JANVIER 1913.

ABONNEMENTS & ANNONCES — A ROUBAIX ..... Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. A TOURCOING ..... Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 33. A MOUSCRON ..... Chez M. Henri Lorenge, rue de la Station. A TOURNAI ..... Chez M. Vandière, rue Saint-Jacques, 7. A PARIS ..... Dans les agences de publicité. En vente à Paris dans les Bibliothèques des Gares et principaux Kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN — TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages

BUREAUX & RÉDACTION ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 564 et 1070 — TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages — LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements ..... Trois mois ... 3, Six mois ... 6, Un an ... 12. Autriche ..... Les autres Départements et l'Étranger le port en sus. AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 20, RUE FÉVRIER.

LES INCIDENTS DE LA CONFÉRENCE DE LONDRES

Nos ateliers étant fermés à l'occasion du Nouvel An, le « Journal de Roubaix » ne paraîtra pas, demain matin jeudi, 2 janvier.

CHRONIQUE

UN GOSSE

Il avait quatorze ans et en paraissait douze à peine lorsqu'il se présenta, tout tremblant, escorté de l'oncle au cœur dur qui, depuis la mort de la pauvre mère, succombant à la misère, lui donna plus de taloches que de morceaux de pain, lorsqu'il se présenta, disons-nous, chez M. Letourneur, un paisible bourgeois parisien, vivant de ses modestes rentes et qui avait besoin d'un petit domestique.

— Oh ! qu'il est petit et chétif ! exclama de suite le futur maître — on n'en pourra rien tirer; il lui faudra une bonne.

— Et j'ai autre chose à faire — grommela, dans le vestibule, la servante qui comptait sur le nouveau venu pour alléger sa tâche.

— Tu es trop jeune, mon enfant, — prononça Mme Letourneur.

Jacques frissonnait de terreur. Refusé !!!... Rentrer chez l'oncle qui lui ferait payer cher ce refus !

— S'il vous plaît, Madame — hasarda-t-il, réunissant tout son courage — j'ai quatorze ans et je suis fort, quoique petit.

A cette exclamation, les bons yeux suppliants de fidèle caniche émurent la dame :

— Si on essayait ?

Finalement, Jacques fut admis à l'essai.

Et son petit cœur aimant de triste orphelin voua une reconnaissance passionnée à ceux qui l'avaient accueilli. Il se trouvait heureux comme un roi, malgré les exigences de la bonne, abusant de son zèle, et gaiement il faisait double travail.

***

Un certain jour, comme on faisait les préparatifs pour un beau voyage au bord de la mer, une pièce de vingt francs échappa aux mains de Mme Letourneur, roula probablement dans une fente du plancher et ne se retrouva pas.

— C'est peut-être le petit domestique qui l'aura trouvée et gardée — insinua la servante, jalouse des bontés qu'on avait pour l'enfant. C'est si pauvre !... Cet argent l'aura tenté. Son oncle lui prend tous ses gages.

C'était possible. Dans le doute, on se décida à le renvoyer.

La veille du départ, ce congé fut annoncé à Jacques ; le pauvre petit éperdûment attaché à ses bons maîtres, crut n'avoir jamais réellement souffert avant cette heure. Un mot de la servante, au sujet de la pièce disparue, ajouta la honte au désespoir. Il pleura tout le jour, mais silencieusement, empressé quand même à son service.

Au moment où on se levait de table, vers huit heures du soir, un cri sinistre retentit dans la maison :

« Au feu ! »

La famille Letourneur habitait au troisième ; le feu avait pris dans l'importante épicerie qui occupait le rez-de-chaussée et l'entresol ; la maison était vieille, l'escalier en bois. Toute retraite fut coupée entièrement ; heureusement existait-il un grand balcon. Tous s'y réfugièrent, affolés, appelant au secours.

Ce secours ne tarda pas ; les braves pompiers arrivaient ; en un clin d'œil, une échelle s'appliqua à leur balcon ; des hommes montèrent.

Marie fut enlevée ; bientôt Mme Letourneur se trouva sur l'échelle, soutenue et guidée ; la servante passa ensuite ; M. Letourneur la suivit, disant à Jacques :

— Tu te tireras facilement d'affaire, toi ; tu es leste et adroit.

Ne perdant pas la tête, M. Letourneur, dès les premiers cris, était allé chercher la sacoche contenant les valeurs dont se composait sa fortune et se l'était passée en bandoulière.

Donc, famille et fortune étaient sauvées.

Soudain, sur l'échelle de sauvetage, un cri, des mots hurlés, une sorte de lutte.

— Je veux remonter !... Laissez-moi remonter ! — faisait Mme Letourneur — nos valeurs — là-haut — pour le voyage — cousues dans un jupon. Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est la ruine !

Les flammes commençaient à sortir par les fenêtres. De force, on entraîna M. et Mme Letourneur jusqu'au bas.

Jacques, déjà sur l'échelle, avait fait brusquement volte-face et était rentré dans l'appartement.

— Que fais-tu ? — lui cria le pompier, qui poussait M. Letourneur. — Ma parole, il veut se périr, ce gamin-là.

Quelques minutes plus tard, l'enfant reparut ; ses vêtements brûlaient, la serviette tordue autour de sa tête tombait en lambeaux, d'affreuses cloques le défiguraient, l'une de ses mains saignait abondamment. Il portait sous son bras un paquet entouré de laine noire. Avec un courage surhumain, il voulait descendre seul l'échelle, défendant qu'on le touchât... Mais, arrivé au bas, on l'emporta malgré lui dans une pharmacie.

Il demandait qu'on lui amenât son maître, mais personne ne voulut prendre la peine de le chercher.

Il dut se laisser conduire à l'hôpital, serrant contre lui le paquet, le cachant sous son oreiller, dormant à peine, réveillé au plus léger contact, tâtant toujours s'il avait encore là son étrange trésor.

Les projets de voyage étaient loin; ces pauvres Letourneur s'étaient réfugiés, presque sans argent, dans leur maison de campagne, cherchant à la vendre, attendant anxieusement l'indemnité de l'assurance, faisant les démarches pour rentrer en possession des titres nominatifs, pas nombreux, malheureusement.

Marie, qui avait seize ans, songeait à travailler pour le brevet ; son père souhaitait un petit emploi et mettait ses amis en campagne. La ruine... la désolation...

— Madame — vint dire un après-midi, la bonne qu'on gardait sans gages en attendant une place — Madame, c'est Jacques, le petit domestique.

— Il tombe bien ; renvoyez-le. On ne lui doit rien ; il été payé le jour même de l'incendie.

— Il insiste ; il veut voir Madame ou bien Monsieur.

— Sans doute aura-t-il perdu son pécule et croit-il avoir droit à un secours. Donnez-lui cinq francs.

La bonne revint.

— Il refuse les cinq francs ; il ne veut rien que parler aux maîtres.

Mme Letourneur sortit ; elle trouva Jacques accroupi auprès de la porte grillée du jardinet. Mourant de faim, très faible encore, venu à pied depuis Paris, il attendait obstiné.

— Ah ! — exclama-t-il joyeux en se dressant. — Enfin !

— Mon pauvre petit — fit doucement Mme Letourneur — nous ne pouvons pas te prendre ; nous sommes ruinés.

— Mais non, Madame, vous n'êtes pas ruinés, dit-il simplement.

Et il lui tendait le ballot entouré encore du papier et de la ficelle du pharmacien.

— Qu'est-ce que cela ?

— Ouvrez et vérifiez, Madame, tout y est bien, je vous le jure.

Un fol espoir, dont aussitôt elle se gourmanda sévèrement, envahit la pauvre femme.

Non, ce n'était pas un fol espoir : Voici qu'elle découvrait son jupon de mérinos aux grandes poches solidement cousues, et des papiers, de précieux papiers, et des rouleaux d'or, et le portefeuille bourré de billets de banque !

O mon Dieu ! rêvait-elle !

— Laurent ! Laurent ! Marie ! — venez, mais venez donc !

Et elle courait, éperdue, une fortune dans les mains.

Timide, indécis, Jacques lentement la suivait, ne sachant pas si ce n'était point son devoir de disparaître, mais tenté de savourer cette joie dont il était l'auteur.

M. Letourneur songea à lui aussitôt qu'il eût compris et alla le chercher.

— Alors, c'est toi qui as sauvé tout cela ? — demanda-t-il — comment savais-tu ?

— Madame m'avait demandé du fil pour coudre ses poches... J'ai vu qu'elle tenait des valeurs, des rouleaux d'or... J'ai compris... J'avais vu ensuite ce paquet dans le placard de sa chambre... Elle a crié en descendant l'échelle... Je suis rentré, j'ai brisé le placard avec la hachette, j'ai trouvé le paquet et l'ai emporté.

Il disait tout cela bien simplement, le petit héros, et si touchant avec sa pauvre figure couturée, sa maigreur.

Ah ! le brave petit !

On l'embrassait, on le bénissait.

— Que veux-tu, dis, pour ta récompense ?

— Reprenez-moi ! supplia-t-il — même pour rien, si vous voulez.

Et joignant ses pauvres mains, couvertes aussi de cicatrices : — Surtout, dites-moi que vous ne croyez pas... Vous savez ? La pièce de vingt francs... Bien vrai, ce n'était pas moi.

Il sanglotait ; tous trois eurent les larmes aux yeux.

— Tu resteras avec nous, toujours, — promit le maître. — Es-tu content ? es-tu rassuré ?

La joie... l'émotion... la faiblesse... Le pauvre petit Jacques défaillait ; on s'empressa.

— Qu'as-tu ?... Où souffres-tu ?

— Ce n'est rien... j'ai un peu faim... balbutia-t-il. Je n'ai pas mangé depuis hier, je suis venu à pied de Paris.

***

Il y a vingt ans de cela. Jacques n'a jamais quitté ses chers maîtres ; leur maison est la sienne. C'est lui qui s'occupe de cette fortune qu'il a sauvée.

Jeanne FRANCE.

BULLETIN

31 décembre.

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis en Conseil, sous la présidence de M. Fallières.

Les Turcs manifestent l'intention de faire intervenir l'Europe dans le conflit. Les Alliés répondraient par un ultimatum.

Le lieutenant de vaisseau aviateur Berode s'est gravement blessé à Remiremont.

Au Maroc, au cours d'une razzia, nos troupes ont eu deux morts et huit blessés.

A la suite de la démission du Cabinet espagnol, remise mardi matin au roi, ce dernier a chargé M. Romanonès de reformer le Cabinet.

La victime de l'affaire mystérieuse de Flers-Bourg est morte à l'hôpital de la Fraternité de Roubaix.

Un grave accident de chemin de fer

DEUX MORTS & UN BLESSÉ

Dijon, 31 décembre. — **Un grave accident vient de se produire entre Darcey et Les Laumes-Alésia.**

Il y a deux morts et un blessé.

CHOSES & AUTRES

— Et la situation extérieure ?

— Toujours la détente.

— C'est-à-dire, n'est-ce pas, que les fusils chargés ne paraissent plus devoir partir ?

***

Logique de M. Calino.

— Comment ! pour donner des étrennes, j'achèterais des marrons glacés qui coûtent fort cher, tandis que pour deux sous, à tous les coins de rue, je puis en avoir un cornet !...

Ne fais rien dans la colère. Mettrais-tu à la voile dans une tempête.

LES QUOTIDIENNES

1912-1913

Les événements, en 1912, ont donné raison au pessimisme professionnel des pythonisses. L'année qui vient de mourir peut compter parmi les périodes les plus troublées de ce commencement de siècle.

Guerres, catastrophes, attentats, révolutions, émeutes, crimes, deuils, notre vieux monde et le nouveau ont vu tout cela et bien d'autres horreurs encore pendant les douze derniers mois.

Les tableaux les plus sensationnels qui composent ce film cinématographique d'un passé récent sont encore devant les yeux de tous : Guerre italo-turque, et annexion par l'Italie de la Tripolitaine; guerre des Balkans et les succès foudroyants des alliés : Kir-Kilissé, Lule-Bourgas, Uskub, Monastir, Salonique; opérations militaires au Maroc pour établir le protectorat français : Mutinerie de Fez, prise de Marrakech, délivrance de Dar-el-Kadi; conflits entre la France et l'Italie, entre l'Autriche et la Serbie; établissement de la République en Chine; attentat contre les souverains d'Italie; assassinat de M. Canalejas, président du Conseil des ministres espagnols; grève minière en Angleterre et en Allemagne; sanglantes émeutes en Hongrie et en Belgique; agitation révolutionnaire dans les ports; mort de M. Brisson, président de la Chambre des députés, de Jules Massenet, d'Edouard Detaille, du roi de Danemark, de l'empereur du Japon, du prince régent de Bavière, du comte d'Ærenthal, de M. de Kiderlen-Waechter; exploits des bandits de la rue Ordener; meurtre du sous-chef de la Sûreté parisienne par Bonnot, tué lui-même quelques jours plus tard, ainsi que Garnier et Valet; naufrage du *Titanic* : 1.600 victimes; explosion du paquebot *Texas*; le submersible *Vendémiaire* coulé en rade de Cherbourg; tremblements de terre en Turquie; typhons en Chine (40.000 victimes), au Japon, aux Philippines (15.400 morts), et à Madagascar ; terribles coups de grisou dans le Pas-de-Calais, dans le Rhône, etc., etc...

En voyant défiler sur l'écran de l'histoire toutes ces scènes tragiques, on est tenté de crier : Assez !

Oui, assez de troubles, assez d'agitation, assez de crimes, assez de guerres surtout !

L'Europe a bien besoin d'un peu de tranquillité. L'état d'énervement dans lequel elle se trouve depuis deux ans déjà, nuit considérablement à la santé générale des nations. Il ne pourrait pas se prolonger sans la compromettre gravement. Le progrès moral, l'organisation sociale, l'essor économique, toutes les forces vives des peuples souffrent de ce malaise indéfinissable et profond, sorte de fièvre maligne qui frappe au cerveau, donne le vertige et peut faire commettre d'irréparables sottises.

L'année 1913 nous apportera-t-elle, avec la détente nécessaire, le calme, la sécurité et la paix ? Nous voulons le croire malgré les alarmes du moment et les craintes toujours très vives de complications extérieures.

Que notre pays, en particulier, connaisse la trêve bienfaisante qui repose et fortifie. Que la France pacifiée à l'intérieur, unie sur le terrain patriotique, respectée à l'étranger, marche d'un pas toujours plus rapide et plus ferme dans la voie de tous les progrès.

C'est le souhait que formulent en ce premier jour de l'an tous les patriotes, tous les Français.

Maurice Aubert.

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 31 décembre. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis, ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières. Le garde des sceaux a fait signer un décret prorogeant, pour 1913, le décret du 16 juillet 1912, qui a institué un tableau pour l'avancement sur place des juges de paix de 3e et 4e classe.

Le ministre des finances a été autorisé, par le conseil, à déposer, dès la rentrée de la Chambre, le projet de loi qu'il a préparé, tendant à régler la situation des fonctionnaires civils et militaires atteints de tuberculose.

Les ministres ont ensuite procédé à l'expédition des affaires courantes.

L'Election Présidentielle

DANS LE MONDE POLITIQUE

Paris, 31 décembre. — Au Palais-Bourbon, un certain nombre de députés continuent à venir chaque jour, malgré les fêtes du nouvel an.

On continue à parler du désaccord qui persiste entre MM. Ribot et Poincaré. Dans un groupe, M. Charles Benoist se dit autorisé à déclarer que la candidature de M. Ribot sera posée jusqu'au bout. En aucun cas elle ne sera retirée au profit d'une autre candidature.

On fait toujours des efforts pour amener M. Deschanel à sortir de la réserve dans laquelle il s'est confiné. On parle de lui susciter un concurrent pour l'élection à la présidence de la Chambre. Les noms de MM. Raynaud et Clémentel ont été prononcés. De plus, on annonce que certains de ceux qui ont un autre candidat pour le Congrès de Versailles, voteront blanc pour la présidence de la Chambre.

Mais M. Deschanel ne s'émeut pas de ces rumeurs. Il se croit assuré de gagner ailleurs les voix qu'il pourrait perdre. De ce fait, il multiplie ses avances aux groupes avancés. MM. Caillaux et Barthou sont, dit-on, parmi ses patrons. Il ne désespère pas d'être le candidat des gauches, si la candidature Pams ne prend pas corps et si au dernier moment après deux tours de scrutin sans résultat, n'apparaît pas la candidature de M. Delcassé.

ENTRE DEUX CONCURRENTS

Paris, 31 décembre. — On rapporte un mot de M. Poincaré à M. Deschanel, et on lui fait un joli succès. M. Deschanel, dans la visite qu'il fit le jour de Noël au président du Conseil, lui donna, paraît-il, les assurances les plus formelles au sujet de propos qui ont été attribués à une personne de l'entourage du président de la Chambre. « Cela est inventé de toutes pièces, aurait-il dit, je vous en donne ma parole d'honneur. »

M. Poincaré aurait pris la chose doucement. Il aurait répondu par ce mot prononcé en riant : « Eh bien ! mon cher président, je vous remercie de votre déclaration, mais j'ai peur qu'elle ne donne qu'une preuve de plus que, tous tant que nous sommes, nous ne savons pas ce qui se passe dans notre ménage. »

LE DRAME DU PERREUX

L'ARRESTATION DU MAIRE DE GENTILLY

L'enquête de la Sûreté

Paris, 31 décembre. — Parmi les détails rétrospectifs transmis dans les rapports des inspecteurs de la sûreté chargés d'enquêter sur Prosper Pirou, on signale les faits suivants :

Quelques jours avant le crime, le 17 décembre, au cours d'une entrevue qu'il a eue avec le fils Chabrux, M. Pirou lui aurait demandé d'un air indifférent : « Vous devez avoir beaucoup d'argent liquide chez vous ? »

— Au contraire, très peu, lui aurait répondu le prêteur. Je travaille surtout sur signature. J'ai beaucoup de papiers, mais peu d'argent.

Samedi dernier, M. Pirou serait venu au Perreux, à cinq heures du soir, correctement vêtu. Pendant près d'une heure, il serait passé et repassé devant le pavillon Chabrux, regardant dans le couloir par la porte à claire-voie. Il ne se serait décidé à sonner qu'à six heures.

D'autre part, M. Pirou, qui rentrait habituellement chez lui vers sept heures du soir, téléphona, le soir du crime, à sa femme : « Je suis à l'usine, je rentrerai un peu plus tard. » Or, jusqu'ici, aucun témoin n'a déclaré l'avoir vu passer à l'usine à l'heure indiquée.

A 8 heures 15, il arriva à son domicile, et s'enferma assez longtemps dans son cabinet de toilette.

Sa femme, inquiète et craignant à tout moment un acte de désespoir, — car elle savait qu'au point de vue financier son mari était dans une situation critique, — songea tout à coup que, dans ce même cabinet de toilette se trouvait un flacon de laudanum. Elle appela la bonne et lui dit : « Allez donc voir ce que fait monsieur, il reste bien longtemps ».

La bonne alla frapper au cabinet de toilette, et M. Pirou sortit bientôt.

Il se mit à table et dîna assez mal. Pendant le dîner, la bonne alla ranger le cabinet de toilette. Elle y trouva deux serviettes tachées de sang; l'une en était pleine, elle la mit de côté; l'autre était simplement maculée. Hier matin, seulement, elle lava celle qui était la plus rouge. Ces deux serviettes étaient celles que M. Guichard a saisies hier.

M. Guichard remet sa perquisition au lendemain

M. Guichard s'est rendu ce matin, quai Vamy, 53, aux magasins de M. Pirou, pour y opérer une perquisition, mais les employés n'étant pas venus à leur travail, le magasin était fermé. Dans ces conditions, la perquisition a été remise au prochain jour.

Ajoutons qu'au Dépôt où, comme on sait, M. Pirou a été écroué, hier soir, on a pris des précautions extraordinaires, dans la crainte que l'inculpé tente de se suicider.

Avant sa déchéance, M. Pirou signera actes et pièces administratives en prison

D'autre part, si l'accusation est fondée, si le maire de Gentilly est détenu pendant quelque temps, il faudra avant sa déchéance, lui faire signer, en prison, des pièces administratives en retard. Des actes ont été dressés au nom de M. Pirou, en qualité d'officier de l'état-civil; il ne les a pas encore revêtus de sa signature. Or, celle-ci est indispensable, sous peine de nullité des actes.

Le maire de Gentilly s'occupait de politique

Voici de nouveaux détails sur les antécédents du maire de Gentilly :

Né le 29 mai 1877 à Paris, M. Prosper Pirou habitait Gentilly depuis une vingtaine d'années. A la mort de son père, tanneur sur cuirs et vernis, il avait pris la succession de l'entreprise. C'était une importante usine située 39, rue d'Arcueil, à Gentilly, et un magasin et dépôt 53, quai Valmy, à Paris. Depuis quelques années, après son mariage, il était revenu à Paris, où il a son appartement 2, rue Gabriel-Vicaire.

Le tanneur n'était pas moins une personnalité à Gentilly. Il se mit un beau jour à faire de la politique et, en 1908, il était élu conseiller municipal avec l'étiquette radicale-socialiste. Encouragé par ce premier succès, il continua de plus belle.

Aux dernières élections, en mai 1912, trois listes étaient en présence. Celle des républicains socialistes, celle des radicaux-socialistes et celle des socialistes unifiés. Les voix se départagèrent ainsi : 10 aux radicaux, 10 aux socialistes indépendants et 7 aux unifiés. On ne sait à la suite de quels marchandages, les radicaux et les révolutionnaires s'allièrent. Résultat : le maire sortant, un ingénieur, M. Carpentier, socialiste indépendant, qui avait cependant eu le plus grand nombre de voix, n'était pas réélu par les conseillers municipaux.

C'est M. Pirou qui le remplaça avec deux adjoints socialistes unifiés.

Aussitôt au pouvoir, le plus grand soin du nouveau maire fut de renvoyer un certain nombre d'employés de la mairie et des services publics pour donner leur place à ses amis. C'est ainsi qu'un cantonnier fut révoqué, parce que son frère avait mal voté.

La Conférence de Londres

LES TURCS VEULENT FAIRE INTERVENIR L'EUROPE
LES ALLIÉS VEULENT RÉPONDRE PAR UN ULTIMATUM

La Roumanie demande des compensations à la Bulgarie
L'Autriche ne démobilise pas

La Conférence de la Paix

APRÈS LA SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE

Londres, 31 décembre. — Bien que le communiqué officiel n'en ait pas fait mention, on déclare, qu'au cours de la séance d'hier, de la Conférence de la Paix, on a parlé de la question des frontières.

Les délégués ottomans proposèrent de la discuter séparément avec les Bulgares. Les délégués balkaniques répondirent simplement qu'il serait désirable que cette proposition leur fût transmise par écrit.

On sait maintenant pourquoi la délégation ottomane a soulevé, hier, la question des dépêches indéchiffrables. Avant la séance, Rechid Pacha s'était rendu, à midi, chez M. Daneff, pour lui dire qu'il avait reçu, de son gouvernement, pour instructions de demander, à la Conférence, de soumettre les questions en litige aux Puissances.

M. Daneff lui demanda de préciser ces questions. Le délégué ottoman ne put que répondre évasivement. M. Daneff lui fit remarquer qu'on risquait d'embrouiller complètement la situation : 1° Par le refus des Puissances elles-mêmes, et 2° par la répugnance des Etats alliés à soumettre des questions à des tiers, alors qu'ils sont venus, à Londres, pour les régler eux-mêmes.

Les délégués ottomans se décidèrent alors à prétexter l'impossibilité de déchiffrer les dépêches venues de Constantinople.

Signalons, en terminant, le bruit provoqué, par une dépêche de Vienne, que l'éventualité d'un prochain rappel des négociateurs ottomans, n'est pas regardée comme invraisemblable à Constantinople.

LA QUESTION DE LA MÉDIATION DES PUISSANCES

Saint-Pétersbourg, 31 décembre. — On dit dans les milieux diplomatiques que la réunion des ambassadeurs à Londres examinera la question de la médiation des puissances entre la Turquie et les alliés.

CONSEILS A LA TURQUIE

Vienne, 31 décembre. — L'ambassadeur de Turquie a eu dimanche soir, au ministère des Affaires étrangères, une entrevue fort longue avec le comte Berchtold. Cette entrevue avait trait, paraît-il, aux négociations de Londres.

D'après les journaux l'Autriche-Hongrie et la Russie s'efforcent tout particulièrement de décider le gouvernement ottoman à céder devant les exigences de ses adversaires pour empêcher les hostilités de recommencer.

LA RÉUNION DES AMBASSADEURS

Londres, 31 décembre. — La prochaine réunion des ambassadeurs aurait lieu jeudi après-midi. On croit que les ambassadeurs ne s'occuperont pas tout d'abord de la question des frontières albanaises. Cette question et particulièrement celle de Scutari, forme actuellement l'objet d'un échange de vues entre Vienne et Rome.

Lorsque les gouvernements austro-hongrois et italien auront discuté entre eux cette question, les ambassadeurs l'examineront. On ne sait pas encore quels points feront l'objet de la discussion dans la séance de jeudi.

UN ULTIMATUM DES ALLIÉS ?

Londres, 31 décembre. — Mercredi, les quatre délégations alliées se réuniront et adopteront une ligne de conduite définitive. Il est probable que les Alliés feront à la séance de mercredi, à Rechid Pacha et à ses collègues, une déclaration générale qui ne leur laissera aucun moyen de tergiverser encore.

Ce sera très probablement un ultimatum.

L'ATTITUDE DES TURCS

Londres, 31 décembre. — Dans l'entourage immédiat des négociateurs des Alliés, la nervosité croît. On pense néanmoins que la Turquie cèdera sur la question d'Andrinople et acceptera un compromis, mais elle ne le fera qu'à son corps défendant et peut-être pour raffermir sa situation intérieure attendra-t-elle que l'Europe en vienne à lui donner des conseils énergiques.

LA QUESTION D'ALBANIE

Londres, 31 décembre. — La carte de l'Albanie, élaborée par la diplomatie autrichienne, a été soumise aux Chancelleries. Elle englobe Scutari, Ipek, Prizrend, Djakowa.

La carte, dressée par les alliés, on le sait, prévoit le Drin noir et le Drin blanc, et une lignée tirée au sud de Vallona.

L'opinion prévalait, hier soir, que, sur cette fixation des frontières, la question albanaise va se rouvrir.

L'ATTITUDE DE L'AUTRICHE

Saint-Pétersbourg, 31 décembre. — On confirme, dans les cercles informés, que l'Autriche, malgré les instances de Rome et de Berlin, se montre très peu conciliante sur la question des frontières d'Albanie qui, à son avis, doit englober Scutari et Prizrend. On exprime, ici, comme à Belgrade, la crainte que la diplomatie russe ne cherche un compromis sur cette question. C'est de cette façon qu'on croit pouvoir expliquer l'optimisme des milieux officiels qui expriment des doutes sur la possibilité d'un conflit.

EN BOSNIE-HERZÉGOVINE

Budapest, 31 décembre. — Des Albanais réfugiés en Bosnie ont tenu une réunion à Serajevo et ont décidé de remettre au comte de Berchtold un memorandum demandant la liberté pour l'Albanie, sous le protectorat de la maison de Habsbourg. Des dépêches dans le même sens ont été envoyées à la chancellerie impériale de Vienne et à sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne.

ENCORE LES NÉGOCIATIONS TURCO-BULGARES

Rome, 31 décembre. — Le « Messaggero » dit avoir appris, de source excellente, qu'aujourd'hui un accord spécial intervenu entre

L'ENTERREMENT D'UN SOLDAT SERBE

SOLDATS SERBES & FEMMES TURQUES A LA FONTAINE